Analyses, Rapports, etc.

RAPPORT

Sur l'ouvrage de M. de Gobineau, intitulé :

ESSAI SUR L'INÉGALITÉ DES RACES HUMAINES,

Par M. DE QUATREFAGES.

—

L'ouvrage dont la Société m'a confié l'examen, est un travail considérable et réellement important. Dans ces quatre volumes in-octavo, l'auteur ramène à l'histoire générale de l'espèce humaine, celle des grandes civilisations et des groupes politiques formés sous l'influence de ces dernières. Rattachant à une cause unique tous les ordres de faits moraux, intellectuels ou physiques, que peuvent présenter les peuples, il remonte aux premiers temps de l'humanité, la suit dans ses développements, et croit pouvoir prédire comment et quand elle finira. Chemin faisant, il signale l'origine première de toutes les sociétés, les suit dans leurs évolutions, précise les causes de leur décadence et de leur dissolution. Il est facile de voir combien doivent être graves et nombreuses les questions soulevées par un pareil ouvrage. Pour faire sur le travail de M. de Gobineau, un rapport quelque peu complet, il ne faudrait rien moins qu'écrire un nouveau livre, au moins aussi étendu que le sien ; et cela d'autant plus qu'on rencontre parfois, au milieu des faits universellement ad-

mis, des assertions très inattendues et quelque peu paradoxales. Aussi, dans l'impossibilité de suffire à cette tâche, dois-je me borner d'ordinaire, sans entrer dans la discussion des faits, à résumer et à discuter la donnée fondamentale de l'ouvrage, et quelques-uns des résultats principaux énoncés par l'auteur.

« La chute des civilisations, dit M. de Gobineau, est le plus frappant, et en même temps le plus obscur phénomène de l'histoire. » Ce phénomène a-t-il été expliqué? l'auteur ne le pense pas. Selon lui, le fanatisme, le luxe, les mauvaises mœurs, l'irréligion, quelque répandus et universels qu'ils puissent être, ne sont que des espèces d'accidents sans influence sur la durée des empires; le mérite relatif des gouvernements n'en a pas davantage, et à plus forte raison, la nature du sol et des localités, le plus ou moins de bonté des institutions, ne peuvent rien pour la grandeur ou la faiblesse des nations. Il en est de même des religions, et le christianisme lui-même ne crée ni ne transforme l'aptitude civilisatrice.

Ce court résumé n'est, pour ainsi dire, que la copie de la table des matières renfermées dans les premiers chapitres de l'ouvrage que j'examine, et l'on voit combien de discussions soulèveraient à elles seules ces quelques propositions. Je ne puis, quant à moi, les admettre avec la portée que leur donne l'auteur. Sans doute, on a vu des peuples durer en dépit de mauvaises institutions; d'autres supporter un excès de luxe sans s'épuiser ou résister aux convulsions intérieures causées par le fanatisme; mais ces maladies sociales agissaient alors isolément, ou n'étaient que passagères,

ou bien n'atteignaient que quelques couches de la Société ; si leur action eût été durable, simultanée, universelle, il en eût certes été autrement. Tous les jours, un homme guérit du choléra, un autre du typhus, un troisième de la peste. Est-ce à dire que ces fléaux soient sans effet sur l'organisme, et que ce dernier résisterait de même à leur action combinée ? Tous les jours surtout, un membre frappé de gangrène, tombe, laissant plein de vie le corps d'où il s'est détaché ; mais si le mal eût été général, qui ne voit quelles en auraient été les suites. Il en est bien évidemment ainsi des nations. A priori, et sans discuter les faits cités par l'auteur, sans leur en opposer de très concluants, sans faire autre chose que nommer le XVIIIe siècle et la révolution française, nous croyons pouvoir repousser les conclusions de M. de Gobineau, et cela au nom de l'histoire qu'il invoque pourtant. Chez tous les peuples en décadence, dans toutes les Sociétés en pleine décomposition, elle signale, à des degrés divers, toutes ou presque toutes les causes de destruction que j'indiquais tout à l'heure. Leur dénier toute influence est vraiment impossible.

M. de Gobineau paraît avoir senti lui-même ce que ses propositions avaient de forcé. Au moment d'exposer sa propre théorie, il revient quelque peu sur ses pas, et reconnaît « qu'il y a lieu de gémir lorsque la société souffre du développement de ces terribles fléaux. » C'est là une observation que j'aurai trop souvent à reproduire pour ne pas la faire dès le début. A chaque instant, et pour les questions les plus fondamentales, l'auteur entraîné par sa plume émet les opinions les

plus absolues, qu'il amende quelques pages plus loin. Il en résulte, pour le lecteur qui veut se rendre nettement compte des idées exposées dans l'ouvrage, une incertitude fatigante, d'autant plus que parfois, comme nous aurons à le montrer, la correction va jusqu'à la contradiction.

Quoi qu'il en soit, les éléments de désorganisation signalés tout à l'heure, ne peuvent être redoutables, selon M. de Gobineau, que lorsqu'ils atteignent un peuple *dégénéré*. Or, la dégénérescence, pour notre auteur, consiste uniquement dans l'appauvrissement du sang primitif du groupe humain, que l'on considère, appauvrissement qui résulte de croisements trop multipliés avec des groupes différents. Ici, nous voyons se montrer la pensée fondamentale du livre. Toutes les questions de grandeur et de décadence morale, intellectuelle ou physique des peuples, ne sont que des questions de race. Il est donc bien important de rechercher le sens que M. de Gobineau attache à ce mot. Malheureusement, il ne nous le dit nulle part en termes précis, et la lecture de l'ouvrage entier est nécessaire pour arriver à le comprendre. Or, il résulte de cette lecture que la *race* est pour notre auteur quelque chose de tellement absolu, de tellement radical, qu'aucune influence extérieure ne peut la modifier en quoi que ce soit. Partout M. de Gobineau combat à outrance les doctrines professées par les anciens, et reproduites de nos jours par quelques-uns de nos plus illustres maîtres, sur l'influence exercée par les milieux ambiants. Pour lui, tout est dans le sang. D'une race à l'autre, le sang diffère comme l'eau diffère de l'alcool; vous pour-

rez les mélanger, les croiser, mais les transformer, les modifier, jamais; ces mélanges, les croisements seuls ont produit toutes les différences ethniques qu'on observe dans l'espèce humaine.

Telles sont les opinions professées à chaque page du livre que j'examine, et pourtant, lorsqu'il s'agit d'expliquer l'existence des trois types fondamentaux qu'il admet, c'est précisément à l'action des agents physiques que M. de Gobineau a recours. Il est vrai qu'il remonte alors à l'origine des choses, et admet d'une part que l'espèce humaine récemment créée n'ayant pas encore des caractères bien arrêtés, était par cela même plus facilement impressionnable; d'autre part, que les actions physiques, résultant de cataclysmes encore récents, avaient une énergie qu'elles ont perdue depuis. Mais quelle était la conclusion logique de cette double hypothèse? Était-ce la négation absolue de toute action modificatrice imprimée par le milieu, subie par l'homme? Je ne le pense pas. Les forces physiques, en les supposant amoindries, existent toujours et sont très probablement de même nature; l'homme est resté le même au fond. En partant des données mêmes de M. de Gobineau, on est donc conduit à dire : les influences extérieures ont vu diminuer leur puissance, mais ne l'ont pas entièrement perdue; l'homme peut être journellement modifié, mais dans des limites plus étroites que par le passé.

Telle est, au reste, la conclusion à laquelle arrive M. de Gobineau lui-même, dans le passage suivant, que je crois devoir reproduire : « Néanmoins on ne saurait méconnaître que les circonstances locales peu-

vent au moins favoriser l'intensité plus ou moins grande de certaines nuances de carnation, la tendance à l'obésité, le développement relatif des muscles de la poitrine, l'allongement des membres inférieurs ou des bras, la mesure de la force physique. Mais, ajoute M. de Gobineau, il n'y a là rien d'essentiel. » Après l'énumération précédente, cette phrase a d'autant plus de quoi surprendre, que l'auteur ne précise nulle part ce qu'il regarde comme étant *essentiel.* Il est bien évident que chacun des caractères énoncés ci-dessus, du moment qu'il sera devenu général et héréditaire, suffira pour constituer une race dans l'acception que les naturalistes donnent à ce mot.

On le voit, M. de Gobineau n'a pas attaché une idée bien nette au mot de race. En cela, nous l'avons vu avec regret marcher sur les traces d'une foule de savants, du plus grand mérite d'ailleurs, qui ont écrit sur le sujet qui nous occupe; et pourtant, comment s'entendre ou discuter avec fruit, lorsqu'on ne précise pas avec soin la signification du mot sur lequel repose toute une doctrine?

Malgré ce vague regrettable, il est un point sur lequel nous sommes d'accord pleinement avec M. de Gobineau. Les races humaines se rattachent, pour lui comme pour nous, à une espèce unique dont elles ne sont que des modifications. Retrouve-t-on quelque part des spécimens parfaitement purs de cette espèce? en d'autres termes, connaissons-nous l'Homme primitif? M. de Gobineau ne le pense pas, et nous partageons encore sa manière de voir. Pour nous comme pour lui, tous les hommes existant depuis les temps historiques

appartiennent à des rameaux plus ou moins modifiés d'un arbre dont le tronc a été anéanti.

En disparaissant, l'homme primitif qui formait la race primaire laissa, d'après M. de Gobineau, trois races secondaires qui, se croisant deux à deux, engendrèrent les races tertiaires. De celles-ci, et par le même procédé, sortirent des races quaternaires et ainsi de suite. Cette hypothèse est ingénieuse et concorde avec les faits en ce sens, que les races blanche, jaune et noire sont bien réellement les extrêmes de ces mille nuances de caractères de tout genre qu'on observe chez les divers peuples. Mais est-elle vraie? C'est une question à laquelle nous ne saurions trop que répondre. En tout cas, nous aurions à faire de larges réserves en faveur de l'influence des milieux (1).

Entre les trois races secondaires que je viens de nommer, M. de Gobineau admet qu'il existe, dès l'origine, des différences tellement radicales qu'elles ressemblent à celles qui, selon les naturalistes, distinguent les espèces entre elles. Toutefois, les croisements étaient possibles à tous les degrés, et ces croisements s'étant produits de très bonne heure, nous ne connaissons pas plus les races pures que le tronc commun d'où elles étaient sorties. Les blancs, les jaunes, les noirs les plus purs

(1) Par le mot milieu, j'entends non-seulement les conditions physiques extérieures, mais encore, l'ensemble de tout ce qui peut influencer directement ou indirectement les populations. Il est évident, par exemple, qu'une loi condamnant à mort les enfants chétifs et mal conformés, éliminait des éléments de détérioration, et contribuait d'autant à conserver à la race sa beauté et son énergie primitive. A ce titre, une pareille loi appartient au *milieu* dans le sens que j'attache à cette expression.

de notre époque sont tous des métis à divers degrés. La race blanche, plus qu'aucune autre, a subi ces mélanges, et à peine connaissons-nous quelques peuplades jaunes et noires qui nous présentent encore l'état tertiaire. Il est à regretter que l'auteur ne soit pas entré dans quelques détails sur ce dernier point, qu'il n'ait pas apporté quelques preuves et cité quelques noms propres. Plus ces échantillons, les moins altérés des anciennes races, étaient à ses yeux rares et arriérés, plus il eût été important de les faire bien connaître, ne fût-ce que pour mieux mesurer la distance qui les sépare de leurs frères plus ou moins perfectionnés.

Les trois races, même à l'état tertiaire, se montrent profondément distinctes et séparées par des caractères extérieurs aussi bien que par le degré d'intelligence et la nature des instincts. La race noire porte à un haut degré le cachet de l'animalité : ses facultés pensantes sont médiocres ou même nulles, mais ses sens, développés outre mesure, donnent à la sensivité et par suite au désir une vigueur, une énergie, inconnue aux autres races. Par ces motifs, l'auteur voit en elle une race femelle. On sait que sur ce point il s'est rencontré avec notre confrère M. d'Eichthal, bien que celui-ci ait été conduit à la même conclusion par des considérations quelque peu différentes.

Pour M. de Gobineau, l'élément mâle est représenté dans l'espèce humaine par la race jaune que caractérisent, indépendamment de ses traits physiques bien connus, la tendance à l'obésité, le peu de vigueur musculaire, un caractère apathique, l'amour de l'utile et du bien-être matériel.

A la race blanche appartiennent exclusivement la beauté physique, l'intelligence élevée et l'énergie morale ; l'instinct de la liberté et le sentiment de l'honneur ; l'initiative et la puissance organisatrice.

Dans la pensée de l'auteur ces caractères sont absolus, fondamentaux, et de là résultent deux conséquences dont l'ouvrage entier n'est que le développement. La première, qu'en vertu de ces inégalités natives, jamais une race inférieure ne peut s'améliorer par elle même; la seconde, qu'à la race blanche seule appartient le pouvoir de relever ses sœurs en leur infusant son sang privilégié. Mais cette transfusion qui relève, il est vrai, l'élément inférieur, ne s'opère qu'aux dépens de l'élément supérieur. Par le croisement le sang blanc se dilue progressivement et perd à proportion de ses qualités premières; si bien qu'après un certain nombre de générations son influence peut être complétement annihilée. Dans les idées de M. de Gobineau tout se passe entre les races humaines comme lorsqu'on mélange à un vin exquis des crus inférieurs, et cela avec la même *rigueur matérielle*, si l'on peut s'exprimer ainsi. Tout mélange, tout croisement a donc nécessairement pour effet d'abâtardir de plus en plus la race noble, et plus ces mélanges se multiplient et deviennent variés, plus il y a abaissement général.

Avant d'aller plus loin, examinons les idées générales que je viens d'exposer et voyons jusqu'à quel point elles sont acceptables.

L'inégalité des races humaines est un fait : sur ce point pas de contradictions possibles, à moins de vouloir tomber dans les exagérations et les assertions évi-

demment controuvées dont quelques ultranégrophiles ont cru utile de charger leurs brochures. Mais suit-il de là pour quelques-unes d'entre elles, comme l'admet M. de Gobineau, que cette inégalité aille jusqu'à l'inaptitude absolue de s'élever au-dessus de l'état sauvage ? Je ne le pense pas. Généralement parlant, toutes les races qui se rattachent à une même espèce sont virtuellement égales à cette espèce dont elles font partie et égales entre elles. Certaines conditions les ont écartées du tronc commun et fait diverger; d'autres conditions peuvent les ramener au point de départ et les rapprocher jusqu'au contact. C'est là ce qu'a très bien démontré Daubenton, lorsqu'il parvint à obtenir de nos moutons indigènes une laine aussi fine que celle des plus purs mérinos. Il faut seulement reconnaître que cette amélioration des races par elles-mêmes est toujours bien plus lente que celle que donne le croisement avec les types supérieurs, et qu'elle ne s'obtient guère que sous une direction intelligente. Sans entrer dans les détails que ne comporte pas un simple rapport, il me semble évident que ce qui est vrai pour les animaux l'est également pour l'homme, et que le réveil de certains peuples envahis par des conquérants plus énergiques et plus intelligents tient à la fois aux deux causes. Le mélange des sangs améliore certaines portions de la nation inférieure et la masse est entraînée en avant par la direction, par l'impulsion qu'elle reçoit, tout en restant ethniquement la même.

Dans tout son livre, M. de Gobineau affirme la supériorité de la race blanche et partout il déplore qu'elle perde cette supériorité ou du moins qu'elle s'abaisse par ses croisements avec les autres races. Je concède

volontiers le premier fait, mais nullement le second. Comme il s'agit ici d'un point capital, je demande la permission d'entrer dans quelques détails.

Les beaux-arts sont incontestablement une des plus hautes manifestations de la nature humaine, et une nation ne peut que s'élever et gagner quand le sentiment artistique s'étend et se généralise chez elle. Or, d'après M. de Gobineau, l'art dans son essence relève uniquement de la sensation. Voilà pourquoi le Nègre avec sa très grande puissance sensitive, avec son intelligence nulle, est l'homme artistique par excellence ; pourquoi l'homme blanc, peu sensitif et très intelligent, n'a aucun sentiment de l'art.

Mais, poursuit l'auteur que je continue à analyser, le Nègre ne peut arriver au beau parce que son intelligence peu ou point développée arrête tout essor tant soit peu élevé. Voilà pourquoi ces populations, quoique profondément artistes, en sont encore en musique, en sculpture, en peinture, aux ébauches que nous connaissons. Vienne le Blanc, et de cette union entre la sensivité et l'intelligence naîtra le sentiment en tout genre. Les métis du Blanc et du Noir pourront seuls produire les chefs-d'œuvre que nous ont transmis les civilisations passées et ceux de la civilisation moderne. Telle est la conclusion à laquelle arrive M. de Gobineau lui-même en plusieurs passages de son livre et plus particulièrement dans celui qu'il consacre à l'étude des Hellènes. Mais n'y a-t-il pas eu là un immense progrès d'accompli? et comment conclure après cela que le Blanc ne peut, sans s'avilir et se dégrader, altérer en quoi que ce soit la pureté de son sang?

M. de Gobineau me semble être bien plus d'accord avec les faits dans un passage de son livre où, parlant de ces alliances, il reconnaît qu'il serait inexact de prétendre que tous les mélanges sont mauvais ou nuisibles.., qu'ils ont eu parfois de bons résultats..., qu'ils ont développé des facultés latentes dans les trois races et donné naissance à des facultés nouvelles....., etc. A mes yeux, là est la vérité ; et ce que l'auteur regarde comme une exception, achetée au prix de sacrifices trop considérables, me semble bien plutôt être la règle. Le mélange, la fusion des races dans de justes proportions, me semble le plus grand élément de civilisation et de progrès. Que serait-il arrivé, en effet, si chacune des trois grandes races, telles que les conçoit M. de Gobineau, eût vécu isolée? Les Noirs et les Jaunes auraient croupi dans l'état sauvage. Les Blancs seuls se seraient développés, mais eussent-ils atteint les hauts degrés de civilisation que nous font connaître l'histoire et l'observation journalière ? Il est au moins permis d'en douter.

En effet, l'auteur accorde aux Noirs l'imagination et le sentiment des arts; aux Jaunes, les instincts positifs, une aptitude régulière et constante pour les choses usuelles. Que reste-t-il au Blanc ? A en juger par ce qu'en dit M. de Gobineau lui-même, celui-ci manifestait à peu près uniquement une énergie conquérante, invincible, reposant sur une très grande force physique et des instincts batailleurs très développés. Joignons à cela un sentiment religieux assez modéré, quoi qu'en dise l'auteur, puisque le Blanc croit pouvoir détrôner ses dieux et se mettre à leur place ; ajoutons encore la beauté corporelle et nous aurons, toujours

d'après M. de Gobineau, signalé tous les éléments de cette supériorité dont il est question à chaque page. Or, il est difficile de croire qu'une population dépourvue du sentiment artistique aussi bien que des instincts utilitaires, caractérisée surtout par des appétits guerriers toujours prêts à se satisfaire aux dépens de sa propre race, eût jamais fondé un de ces grands empires qui exercent autour d'eux une attraction irrésistible et règnent par la paix autant que par la guerre; qu'elle eût, en un mot, enfanté une civilisation. Les faits mêmes invoqués par l'auteur nous semblent ici concluants contre lui. Le tableau qu'il trace de ses Arians primitifs suppose une anarchie irrémédiable; il nous sera toujours difficile de voir des missionnaires de la civilisation dans les hordes de Normands qui ravageaient nos côtes, ou dans le Squatter que sa haine de tout frein conduit au fond des forêts; et pourtant, pour M. de Gobineau, les premiers sont des espèces de demi-dieux, réunissant tout ce que l'homme peut concevoir de grand, de noble, de beau; les seconds sont des héros, dominateurs à juste titre de toutes les populations contemporaines; le troisième est le digne héritier des uns et des autres, et représente, quoique grandement dégénéré, le dernier élément civilisateur que possède notre pauvre humanité déjà si décrépite.

En présence de cette conclusion, qu'il est permis de trouver étrange, on se demande quelle est la qualité qui séduit à ce point M. de Gobineau? quel est ce signe de supériorité devant lequel doit disparaître tout le reste. J'ai lu le livre avec une attention croissante et une sorte de curiosité inquiète toutes les fois qu'il s'a-

gissait de ce point, et n'ai trouvé nulle part une réponse bien nette à cette question. Il me paraît pourtant que l'énergie guerrière est ce que M. de Gobineau prise par-dessus tout. Les races exclusivement batailleuses et conquérantes ont évidemment toutes ses sympathies. Il se complaît à nous retracer leurs mœurs héroïques, depuis celles des Indous primitifs, sur lesquels nous savons si peu de chose, jusqu'à celles de ces Scandinaves et de ces Germains, toujours prêts à boire et à se battre, mais fort peu aptes à toute autre chose. Parfois alors la vérité se fait jour, et au milieu de ces descriptions enthousiastes, il échappe à l'auteur des aveux singuliers. L'orgueil farouche, l'insubordination indomptable de ces héros ne peuvent pas ne pas frapper les regards de leur admirateur. S'il n'avait été entraîné par des idées préconçues, M. de Gobineau n'eût pas manqué de se demander quelle société pouvait s'élever sur de pareils fondements, et la réponse ne se fût pas fait attendre. Ici encore les faits parlent trop haut. Nulle part M. de Gobineau ne nous montre et ne peut nous montrer une seule nation stable et assise composée d'éléments purement blancs, en donnant à ces mots la signification que leur réserve l'auteur. Pour pouvoir attribuer à sa race d'élite ce caractère suprême de supériorité, M. de Gobineau est obligé de recourir à ces grands tumuli, à ces ruines mystérieuses que recèle l'Asie centrale, et de supposer que là existaient, antérieurement à toute histoire, de grandes populations blanches présentant le cachet d'une civilisation avancée. Mais, en admettant que les Tchoudes fussent réellement les ancêtres des peuples blancs, hypothèse

que je ne veux pas discuter, en admettant encore qu'ils aient formé un ou plusieurs corps de nations plus ou moins comparables à ce que nous savons avoir existé ailleurs, les traces qu'ils ont laissées n'accusent-elles pas un état de choses bien inférieur aux grandes civilisations brahmaniques ou égyptiennes, sémitiques ou grecques, romaines ou modernes? Or, toutes celles-ci ont été formées, d'après M. de Gobineau lui-même, par le croisement, d'abord des Blancs, des Jaunes et des Noirs primitifs, puis par des mélanges de plus en plus complexes. Encore ici, par conséquent, le croisement a perfectionné plutôt que dégradé la race conquérante tout aussi bien que la race conquise.

De ces faits et de bien d'autres que fournirait à lui seul le livre de notre auteur, je tirerais, ainsi que je l'ai exprimé plus haut, une conclusion précisément opposée à la sienne. J'admets, pour un moment, tout ce qu'admet M. de Gobineau. Les trois grandes races se sont d'abord formées et propagées isolément; quel a été le résultat de cet état de choses? Chacune d'elles était primitivement incomplète et obéissait à des instincts exclusifs. Dans l'une comme dans l'autre, les qualités développées sans contrôle, et par suite exagérées, tournaient aisément en défauts; les défauts devenaient des vices; rien de nouveau ne surgissait en elles. Par les croisements elles se sont complétées; les exagérations se sont atténuées; des qualités nouvelles, qui jusque-là sommeillaient à l'état de germes, se sont fait jour. Dans l'immense majorité des cas, dans tous, devrais-je dire, en ne prenant que les faits généraux, pour la race blanche aussi bien que pour les

autres, les croisements ont donc été une chose bonne et utile. Cette conclusion, vraie pour les races primitives, l'est également pour les races ternaires, quaternaires, etc... Pour elles aussi, le mélange dans des proportions convenables a été le plus puissant moyen de perfectionnement.

Je viens d'examiner avec quelque détail la pensée fondamentale du livre. Il me reste à montrer rapidement l'application que l'auteur a faite de ces idées à l'histoire de l'humanité. Ici encore j'accepterai, le plus souvent sans les discuter, les données de l'auteur ; les conclusions contraires que j'en tirerai n'auront ainsi que plus de force.

Les races noire et jaune, déclarées d'avance radicalement incapables de s'élever au-dessus de l'état sauvage, devaient peu occuper M. de Gobineau. Quant à la première, il se borne à peu près à constater que, antérieurement à l'an 5000 avant notre ère, elle était bien plus répandue que de nos jours, et qu'elle occupait, non-seulement toute l'Afrique, mais encore toute l'Asie méridionale en s'élevant, à l'ouest, jusqu'à la mer Caspienne, à l'est jusqu'au delà des îles du Japon. A ne tenir compte que de l'opinion générale, l'auteur est ici bien probablement dans le vrai. Les restes de populations nègres découvertes au nord de l'Inde et dans les montagnes de la Chine ne paraissent guère laisser de doute sur une ancienne diffusion de cette race bien supérieure à ce que nous voyons aujourd'hui. Mais il ne me semble nullement démontré qu'elle ait occupé jadis la Palestine, ni que Goliath fût un de ses derniers représentants, comme l'assure M. de Gobineau.

A cette même époque, selon M. de Gobineau, la race jaune occupait l'Amérique entière, où elle s'était développée et d'où elle avait émigré en masse pour passer en Asie et en Europe. L'auteur ne nous donne aucune preuve à l'appui de cette assertion, qui nous semble entièrement gratuite. Sans entrer dans les détails d'une discussion qui serait beaucoup trop longue, je me bornerai à dire que l'Amérique me paraît bien évidemment être la dernière partie du monde qui se soit peuplée, et que tout tend à prouver que, loin d'envoyer des hordes conquérantes à l'ancien monde, elle a reçu de celui-ci les habitants assez rares qu'on lui a trouvés au moment de la découverte.

La race blanche, toujours selon M. de Gobineau, était cantonnée dans l'Asie centrale. Au nord, elle n'atteignait pas la mer Glaciale; à l'ouest, ses limites étaient la mer Caspienne et l'Oural; au sud, son territoire s'étendait du lac Aral jusqu'au cours supérieur du Hoang-ho, jusqu'au Khou-khou-noor; à l'est il remontait brusquement en dehors du Kouen-loun vers l'Altaï.

Cinquante siècles environ avant notre ère, cet état de choses fut brusquement rompu par l'invasion des peuples jaunes qui, passant le détroit de Behring et se dirigeant au sud-ouest, allèrent se heurter contre la race blanche, qui résista d'abord avec succès. Les hommes jaunes se divisèrent alors en deux courants. L'un, côtoyant la mer Glaciale, atteignit l'Europe et la peupla jusqu'au fond de l'Italie et de l'Espagne ; l'autre envahit la Chine et les contrées voisines, refoula de plus en plus la race noire vers le sud et le sud-ouest, et se mêlant avec elle, donna naissance à la race ma-

laise, à laquelle se rattachent tous les types supérieurs de la Polynésie. Mais l'invasion jaune, continuant, finit par ébranler la race blanche ; la multitude l'emporta sur l'intelligence, le courage et la supériorité physique individuelle ; et alors commencèrent les grandes migrations blanches qui allèrent partout conquérir et régénérer les populations noires et jaunes ; alors aussi seulement apparurent les grandes civilisations historiques qui, pour M. de Gobineau, sont au nombre de dix, savoir : les civilisations indienne, égyptienne, assyrienne, grecque, chinoise, italique, germanique, alléghanienne, mexicaine et péruvienne. — Ici encore on retrouve la façon de procéder que je signalais tout à l'heure. Toute cette histoire de l'action et de la réaction des grandes races primitives est présentée par l'auteur, non pas comme une hypothèse discutable, mais comme un ensemble de faits avérés et à l'appui desquels il est inutile de fournir la moindre preuve. Et pourtant c'était, ce me semble, le cas d'en produire de concluantes.

Toutes les civilisations se rattachent immédiatement ou médiatement à deux grands courants de populations blanches qui, partis du même point, divergèrent dans trois directions principales. Le premier comprend les peuples chamo-sémitiques qui fondèrent la civilisation assyrienne, entretenue et prolongée d'abord par des affluents blancs presque continuels et de même origine, puis par la conquête des peuples zoroastriens, un des rameaux de la grande invasion ariane-indoue. Les peuples chamites, résultat du premier mélange des blancs et des noirs, alors que les deux races étaient en possession de toute leur énergie primitive, ont manifesté

partout une tendance au monstrueux, au gigantesque. Tout chez eux est porté à l'extrême. Nemrod, Sémiramis, sont les mythes typiques de cette époque. Les Sémites, Blancs d'abord purs, bientôt fondus dans ce premier mélange, sont allés très loin. L'Afrique entière, sauf les populations hottentotes, s'est ressentie de ce mélange, auquel seul on doit attribuer les ébauches de sociétés barbares que présente la race noire sur plusieurs points de cette partie du monde.

Les Chamites et les Sémites blancs, en subjuguant les populations noires, s'étaient mêlés avec elles; et ces croisements expliquent, selon notre auteur, la chute successive des empires fondés par ces peuples. Les Arians-Indous, arrivés au contact de la race noire, agirent de bonne heure autrement. Le régime des castes fut imaginé par eux pour conserver la pureté du sang le plus noble, sans toutefois atteindre complétement ce but. Mais le brahmanisme et ses conséquences, inventés par les masses les plus avancées de ce grand courant, juraient trop avec les instincts des peuples placés à l'arrière-garde. Il souleva des protestations violentes et détermina la scission et l'éloignement de deux grands corps de population qui se détachèrent et se portèrent à l'ouest. Le premier, comprenant les Arians-Hellènes, se fit jour à travers les Chamites et les Sémites pour gagner les lieux où nous les retrouverons plus tard. Le second, composé des Arians-Zoroastriens, suivit à peu près la même direction, mais s'arrêta dans la Perse et la Médie. Le reste du flot arian-indou poursuivit sa marche, subjugua l'Inde entière, et deux de ses branches allèrent civiliser les peuples jaunes de la Chine,

les peuples noirs de la vallée du Nil et de l'Abyssinie.

S'appuyant sur un passage des lois de Manou, M. de Gobineau trouve les conquérants et les civilisateurs de la Chine dans une armée de Kschattryas déclassés, qui fuyaient la réprobation dont les frappaient les institutions brahmaniques, et qui parurent au milieu des Miao vers le XXVIIIe ou XXXe siècle avant notre ère. Il regarde comme ayant concouru au même résultat les populations blanches restées par îlots dans leur patrie primitive, au milieu des peuples jaunes auxquels elles s'étaient plus ou moins alliées. La prédominance énorme du sang jaune dans cet immense empire lui sert à expliquer le caractère stationnaire, calme et peu élevé de la civilisation chinoise.

Des caractères extérieurs que présentent sur les monuments quelques figures égyptiennes, des données fondamentales qu'offrent les institutions et les croyances religieuses, de quelques détails linguistiques, M. de Gobineau conclut que l'Égypte doit également sa civilisation à une colonie ariane venue de l'Inde et agissant sur une population nègre assez fortement altérée par des éléments chamites et sémitiques. Il explique ainsi le mélange de grandeur et de puérilité que présente la religion des Égyptiens, leur division en castes moins rigoureusement séparées que chez les Indous, et la douceur de leurs mœurs.

Les civilisations dont nous avons parlé jusqu'ici ont eu pour point de départ le mélange des races secondaires pures ou presque pures. Il n'en est pas de même des suivantes, et la diversité des éléments qui entrent dans chacune d'elles est, aux yeux de notre auteur, la

cause de la rapidité avec laquelle elles s'élèvent et tombent. Ici toujours les éléments blancs, déjà altérés et par cela même moins puissants, rencontrant des métis produits de croisements souvent fort multiples, n'ont plus eu la puissance de rien fonder qui rappelât ces antiques races résultat de l'hymen de nos premiers parents encore purs ou presque purs de tout mélange.

La Grèce primordiale se montre aux yeux de M. de Gobineau comme peuplée, moitié de colons sémitiques et moitié d'habitants autochthones. Ces derniers, pour notre auteur, ne sont autre chose que les descendants de ces anciens conquérants jaunes qui, venus d'Amérique, ont contourné la race blanche avant de la chasser et de prendre sa place sur les plateaux de la Haute-Asie. Abandonné à lui-même, ce double fond de population n'eût pu que s'abaisser davantage encore par le mélange; mais Deucalion, père d'Hellen et fils de Prométhée, rattache tous ses descendants à la race des Titans. Ceux-ci sont eux-mêmes fils d'Ouranos, et celui-ci n'est autre chose que Varounas, le dieu primitif des Arians, antérieur et supérieur à Indra lui-même. Les Titans, grands-pères des Hellènes, sont donc de véritables Arians. C'est de cette source, la plus noble, la plus pure de toutes, qu'est sorti le sang régénérateur qui seul a pu enfanter les merveilles de la civilisation grecque. Les Arians-Hellènes arrivent par le nord, dispersant et détruisant rapidement les peuples jaunes avec lesquels ils ont peu d'affinité. Parvenus plus au sud, ils rencontrent les Sémites, se croisent avec eux, et de cet hymen où l'élément noir, adouci et relevé par la prédominance du sang blanc légèrement mêlé de

jaune, joue un rôle considérable, résulte cette brillante civilisation dont aucune n'a égalé les merveilles artistiques, mais où manquait le sens pratique et utilitaire. Lorsque le midi de la Grèce eut dégénéré de plus en plus par suite de croisements sémitiques et chamites par trop répétés, le nord, où le sang blanc était resté beaucoup plus pur, dut acquérir une prédominance irrésistible, et ainsi s'explique la conquête si facile de la Grèce proprement dite par ces Macédoniens qu'elle traitait presque de barbares.

A cette époque, les Arians-Zoroastriens dominaient l'Asie occidentale sous le nom de Perses. Ils étaient les cousins et les égaux des Grecs. Ces deux branches d'un même tronc méconnaissaient leur parenté, se traitaient mutuellement de barbares, mais s'accordaient pour mépriser les populations chamites et sémitiques, qu'elles dominaient en vertu de la pureté relative de leur sang. Ce mépris, jadis fondé, n'avait pourtant plus grande raison d'être : car Grecs et Perses s'étaient peu à peu laissé gagner également par l'esprit de ces populations à mesure que des croisements multipliés les en avaient rapprochés davantage. Aussi, après les conquêtes d'Alexandre, qui ne firent qu'activer et multiplier ces mélanges, les deux civilisations se fondirent en une sorte d'état bâtard, sans caractère et incapable de rien produire de grand.

En suivant toujours l'ordre adopté par M. de Gobineau, j'arrive maintenant à un chapitre qui me semble demander autre chose qu'une simple analyse. Il s'agit des premières origines de nos diverses populations européennes.

J'ai déjà dit que M. de Gobineau regarde la race jaune à l'état de pureté comme ayant été la première à peupler l'Europe entière. Pour soutenir cette opinion, il se fonde sur des considérations empruntées à plusieurs ordres de faits. Il attache en particulier une grande importance à l'identité presque complète que présentent certains instruments ou ustensiles, ainsi que les monuments tout à fait primitifs que l'on trouve en Europe, dans l'Asie septentrionale et jusqu'en Amérique. De cette ressemblance entre les produits d'une industrie élémentaire il conclut à l'unité de la race. Il adopte par suite, en la poussant jusque dans ses dernières conséquences, l'opinion des antiquaires scandinaves sur les populations de l'âge de pierre. Les objections adressées à ses ingénieux devanciers s'appliquent donc à lui, et je crois inutile d'entrer dans une discussion où j'ai été précédé par de plus habiles. Je me bornerai à faire remarquer combien il est à déplorer qu'on n'ait pas recueilli les débris humains ensevelis dans les dolmens, les tumuli..., etc., avec le même soin qu'on a apporté à collectionner les haches de pierre, les colliers de terre cuite, les pointes de flèche en os ou en silex. Une bonne collection de squelettes entiers ou tout au moins de crânes eût apporté dans la question des éléments nouveaux et de la plus haute importance. Les crânes de la race jaune présentent parfois des caractères tellement saillants, que l'examen de ces restes quasi fossiles eût sans doute jeté un jour très grand sur l'existence passée de cette race dans ces contrées aujourd'hui si éloignées des lieux qu'elle habite.

A ce fond purement jaune sont venues se mêler de

très bonne heure des populations blanches déjà plus ou moins altérées ethniquement, et qui, par les croisements inévitables avec les premiers occupants du pays, ne tardèrent pas à s'abaisser encore. Tels sont, d'après notre auteur, les Thraces, dont nous savons si peu de chose, et qu'il considère comme un peuple arian jaune; les Illyriens, aujourd'hui les Albanais, auxquels il assigne la même origine. Je me bornerai ici à faire remarquer que la taille élevée, la maigreur, l'activité musculaire, le nez saillant des Albanais, s'accordent peu avec les caractères attribués par M. de Gobineau lui-même à la race jaune et aux populations profondément altérées par ce sang de qualité inférieure.

Je suis bien moins d'accord encore avec l'auteur, lorsqu'il s'agit des Ibères représentés par les Basques actuels. Pour lui, les Euskariens sont des Slaves, et ces derniers sont, de toutes les populations d'apparence blanche, la plus fortement imprégnée de sang jaune. Pour maintenir cette opinion, il prête aux Ibères une humeur taciturne, un caractère lourd et rustique, des habitudes sombres. Quiconque aura habité quelque temps le pays basque, français ou espagnol, sera bien surpris de cette appréciation. Quant à moi, j'ai trouvé en deçà comme au delà de nos frontières les caractères les plus franchement opposés. Regardant en outre les Basques actuels comme résultant de la fusion d'une multitude de populations différentes, qui seraient venues à diverses reprises chercher un refuge dans les gorges des Pyrénées, M. de Gobineau insiste sur le peu d'homogénéité de la population. Or, c'est précisément cette homogénéité qui m'a frappé. Lorsque quelque

solennité appelait à Saint-Sébastien les montagnards des environs, il était difficile de ne pas voir, dans cette multitude, un peuple de cousins ou de frères. Je ne puis donc, en aucune manière, m'accorder ici avec M. de Gobineau.

Les Étrusques primitifs ou Rasènes sont encore, pour M. de Gobineau, un peuple entièrement jaune ou une tribu slave médiocrement blanche. En admettant que les raisons tirées des caractères physiques et moraux, tels que nous les ont transmis quelques monuments et quelques écrivains, s'accordassent ici assez bien avec la conclusion qu'il en tire, nous y trouvons une raison de plus pour confirmer notre propre opinion sur les Euskariens. Les épithètes de *pinguis* et d'*obesus* ne trouveraient que bien peu d'applications dans le pays basque (1).

Les Ibères et les Rasènes précédèrent, en Europe, les Galls, Celtes ou Kymris. Tout en reconnaissant à cette grande race une origine blanche, tout en lui attribuant certaines aptitudes, M. de Gobineau se montre fort sévère envers elle. Entraîné par les faits qu'accumulent la tradition et l'histoire, il retrouve d'abord en eux les traits physiques et les principaux caractères moraux tant de fois exaltés par lui quand il s'agit des Arians, des Iraniens, des Hellènes primitifs; il prouve

(1) M. Ampère est d'une opinion bien opposée à celle de M. de Gobineau. Le type retrouvé dans les tombeaux étrusques les plus anciens et du style le moins hellénisé se rapprocherait beaucoup de la figure du Dante. Or, cette figure est aussi éloignée que possible du type jaune. (Voir dans la *Revue des Deux-Mondes* le second article intitulé : *L'Histoire romaine à Rome*, 1855.)

combien les populations gauloises étaient éloignées de l'état sauvage et même de la barbarie ; puis revenant en quelque sorte sur lui-même, il nous montre dans les Celtes une race surtout agricole, industrielle, commerçante, dont la renommée militaire se fonde uniquement sur quelques invasions, fruit de convulsions intérieures passagères ; en un mot, notre auteur fait des Galls un peuple foncièrement utilitaire et accusant par là une forte immixtion de sang jaune. On sait que c'est là un cachet d'infériorité radicale pour M. de Gobineau.

Cette conclusion me semble fort peu motivée, et même être peu en harmonie avec les idées fondamentales du livre, avec la façon de procéder jusqu'à présent employée par l'auteur. On comprendrait qu'il eût montré dans les races gauloises, soumises à la domination romaine, les métis dégénérés des premiers Galls. La préexistence d'une population franchement jaune ou presque jaune aurait expliqué à son point de vue cette dégradation. Mais rien ne me paraît motiver l'opinion qu'il exprime sur la race considérée en elle-même, et abstraction faite des mélanges subséquents. Peut-être l'auteur, sans s'en rendre bien compte, a-t-il été dominé ici par une idée qui se développera plus loin. Pour pouvoir rapporter à une seule race, aux Germains, toute la civilisation moderne ; pour pouvoir attribuer à cette race privilégiée et à ses descendants les plus directs tout ce qui reste chez nous de passablement grand, beau ou bon, il fallait bien que les races précédentes n'eussent eu que fort peu de mérite ; et cette idée préconçue, dont M. de Gobineau ne s'est certainement pas rendu compte à lui-même, le conduit

parfois à peindre sous les couleurs les plus défavorables, lorsqu'il s'agit des Galls, ce qu'il admire et pare des couleurs les plus poétiques lorsqu'il s'agit des Germains.

Pour justifier ce jugement, il me suffira de signaler la manière dont sont appréciées par l'auteur les religions des deux peuples. Sans doute il ne peut méconnaître entièrement ce qu'avaient d'élevé et de spiritualiste certains dogmes et certains rites druidiques ; il signale lui-même ce que le sacerdoce gaëlique voué à la contemplation, à l'étude, façonné aux austérités et aux fatigues, étranger à l'usage des armes et supérieur à la société mondaine qu'il est chargé de diriger, offre d'analogies avec les puoritas des premiers Indous, c'est-à-dire avec les prêtres des hommes par excellence ; mais en même temps il nous parle d'un culte morose et chagrin, d'un esprit de sombre superstition, réclamant des scènes mystérieuses et tragiques ; il peint des couleurs les plus sombres les sacrifices humains s'accomplissant dans des forêts humides où tombent à peine quelques pâles rayons de lune, et renvoyant le Gall hébété d'épouvante ; il reproche amèrement aux druides de ne pas avoir imité les puoritas dans la publication des dogmes, etc... Quand il s'agit des Germains, au contraire, tout s'embellit sous la plume de l'auteur : les forêts où le fils des Roxolans croit sentir la présence de ses dieux se colorent des feux du soleil couchant ; ses dieux intangibles ne se révèlent qu'à l'imagination ; et si les Longobards se prosternent devant un serpent d'or ; si les Saxons vénèrent le groupe mystérieux formé du lion, de l'aigle et du dragon, c'est seule-

ment parce qu'ils croient trouver dans ces objets une émanation de leurs divinités; si le prêtre immole des hommes vivants, ce n'est plus un sacrifice, c'est seulement une punition qui ennoblit à la fois la victime et le sacrificateur; enfin, quand diverses tribus arianes-germaniques adoptèrent la déesse Nerthus ou le sanglier de Freya, ce ne fut, selon M. de Gobineau, qu'un acte de pure complaisance pour les instincts inférieurs des races conquises par eux. En présence du rapprochement que j'indique, il me semble difficile de ne pas voir en M. de Gobineau un juge quelque peu prévenu.

Revenons maintenant, avec notre auteur, à l'étude des grandes civilisations, et voyons quelles sont celles qui ont succédé aux empires asiatiques et arian-hellène. Nous rencontrons tout d'abord la civilisation romaine, fort curieuse à étudier au point de vue ethnologique, et plus propre qu'aucune autre à montrer, contrairement à ce qu'admet M. de Gobineau, que le mélange des races n'entraîne pas l'abâtardissement des métis. Ici encore je prendrai les faits tels que les fournit l'auteur lui-même, sans les discuter, et me bornerai à rechercher si la conclusion qu'il en tire est bien réellement celle qui ressort du fond des choses.

Toutes les races que j'ai nommées jusqu'ici étaient représentées en Italie. A côté des Aborigènes appartenant au tronc celtique plus ou moins altéré par de nouvelles alliances avec les Jaunes primitifs, on trouvait déjà des Ibères venus d'Espagne, des Illyriens, des Vénètes, qui, comme les Rhasènes, appartenaient à la race slave. Vers l'an 1600 avant notre ère les Celtibères vinrent se mêler à ces éléments primitifs. Vers

le X[e] siècle arrivèrent des colonies grecques déjà fortement sémitisées. Dans le III[e] les Grecs tyrrhéniens, partis de la côte ionienne, abordèrent à leur tour au milieu de ces populations déjà si mélangées et, renouvelant le sang des Rhasènes, jouèrent, sous le nom de Lucumons, un rôle considérable. Bientôt, en guerre avec leurs voisins, ils s'agrandirent à leurs dépens et auraient, dit M. de Gobineau, joué le rôle que remplirent plus tard les Romains, s'ils n'avaient laissé échapper de leur sein ce germe fécond dont l'énergie leur porta la mort.

Dans leurs conquêtes en Campanie, les Étrusques tyrrhéniens étaient arrêtés par le Tibre, dont la rive gauche était au pouvoir de la confédération latine. Dans l'espoir d'entamer cette dernière, les Lucumons jetèrent au milieu d'elle, et sur le premier point venu, une petite colonie sous les ordres de deux aventuriers qu'on disait bâtards de la fille d'un chef de tribu. Ceux-ci, pour accroître le nombre de leurs compagnons, appelèrent à eux les gens sans aveu, qui arrivèrent de toute part et de toute race. Mais le peuple fondateur imposa à ce ramassis de bandits une noblesse tirée de son sein et un gouvernement calqué sur le sien propre. Tels furent donc les commencements de Rome, de cette ville qui devait avoir de si grandes destinées, et qui pourtant, si M. de Gobineau est dans le vrai, aurait dû, dès son origine, être frappée de dégradation par suite de l'hétérogénéité de ses éléments ethniques.

Rome étrusque grandit d'abord par des procédés très semblables à ceux qui lui avaient donné naissance : elle conquit et s'assimila quelques tribus voisines du

Latium ; elle accueillit les vaincus et les fuyards des villes voisines, ajoutant ainsi chaque jour à cette confusion des races qui aurait dû la perdre d'après la théorie que je combats. Et pourtant, quel fut le résultat de ces croisements réitérés? Il en sortit, on le sait, une population rustique, il est vrai, et inférieure sous le rapport du développement intellectuel à la race étrusque tyrrhénienne, mais pleine d'énergie et de vitalité, amoureuse de la liberté au dedans, de la domination au dehors, et qui au premier moment favorable chassa avec ses rois l'aristocratie lucumone représentant les premiers fondateurs.

Par l'expulsion de ses chefs étrusques, Rome prend un caractère en harmonie avec sa fondation. Elle attaque et soumet d'abord ses voisins du Latium, puis les Lucumons eux-mêmes, puis enfin l'Italie entière, y compris les corps de Galls qui avaient franchi les Alpes et s'étaient établis dans l'Umbrie. M. de Gobineau trouve ces progrès tout simples. Mais, dans sa manière de voir générale, ils sont, au contraire, inexplicables. Puisque la population romaine était le résultat du croisement de toutes les races italiotes, puisqu'elle n'avait reçu aucun élément particulier propre à la relever, elle était, par conséquent, ethniquement moins pure que chacune des nations qu'elle attaquait et subjuguait tour à tour. Or, nous voyons cette population de plus en plus mélangée acquérir chaque jour des forces nouvelles, devenir irrésistible, et quand elle se mesure avec des fils de Roxolans eux-mêmes, avec ces Germains placés si haut dans l'esprit de l'auteur, c'est encore elle qui l'emporte. Quiconque pèsera sans préven-

tion ces faits et tous ceux que je pourrais emprunter à ces mêmes temps historiques, y trouvera certainement une preuve des plus frappantes en faveur de l'opinion que j'ai soutenue plus haut.

La force d'expansion régulière et contenue, la puissance d'assimilation, ne sont-elles pas les caractères les plus manifestes d'une race profondément énergique et d'une civilisation puissante? Et pourtant c'est tout au plus si M. de Gobineau trouve une nation dans Rome; c'est à peine s'il accorde qu'il y ait eu une civilisation romaine. Dans la première, il voit à chaque instant les éléments sabins, sicules, grecs ou gaulois, et leur fusion, si évidente pourtant, paraît lui échapper presque toujours. En parlant de la seconde, il dit volontiers la *culture romaine*. Il lui reproche toute espèce de choses, depuis la rudesse de ses consuls laboureurs, jusqu'à la corruption raffinée de ses rapaces proconsuls. Je ne vois pas qu'il ait rien trouvé à louer. Mais alors, pourrait-on demander à M. de Gobineau, comment se fait-il que Rome ait pu grandir? comment se fait-il même qu'elle ait pu vivre? Cette question, l'auteur n'a pas songé à la poser, et, en vérité, pour quelqu'un qui regarde les mélanges ethniques comme nécessairement, forcément désorganisateurs, la réponse était difficile.

Après avoir subjugué l'Italie, on sait que Rome subjugua le monde. Or, si elle est traitée par M. de Gobineau avec la sévérité que j'indiquais tout à l'heure, pendant que sa population était formée seulement par le mélange des races italiotes, on comprend ce que doit être le jugement de l'auteur alors qu'elle compta dans son sein des représentants de toutes les races con-

nues, et surtout lorsque les éléments sémitisés ou franchement sémitiques et même chamites vinrent se mêler dans ses murs au sang croisé des Blancs et des Jaunes. Ici nous renverrons à l'ouvrage lui-même, après une simple réflexion. Nous accorderons à M. de Gobineau que les vices et les crimes de la Rome sémitique, et plus encore, de la Rome des empereurs, sont aussi grands, aussi odieux que possible; nous reconnaîtrons avec lui qu'à cette époque le sang national avait été dilué au point qu'il devait à peine en rester des vestiges, et que les sénateurs de Néron et d'Héliogabale n'étaient pas plus de fait que de droit les descendants des pères conscrits contemporains de Camille; mais malgré tous ces vices et tous ces crimes, en dépit de cette confusion ethnique et de cet envahissement du Nord par le Midi, qui commence à la chute de Carthage et à la conquête de la Grèce, Rome cessa-t-elle de grandir? Perdit-elle son ascendant? L'histoire est là pour répondre. L'influence romaine ne se montre pas seulement dans ses conquêtes; elle paraît bien plus grande encore dans les transformations qu'elle opère dans les peuples soumis. Sans doute ceux-ci lui apportent aussi quelque chose. Quoique vainqueur, on ne se frotte pas impunément à une culture plus avancée, à des mœurs plus polies, à un luxe plus raffiné, et Mummius ne pouvait avoir que peu de successeurs. Mais à son tour Rome réagissait sur toutes ses conquêtes, et on peut dire que, si elle se sémitisa, elle romanisa le monde.

Pour interpréter ce phénomène social, je me servirai volontiers d'une comparaison toute physiologique em-

ployée par M. de Gobineau lui-même, quoique à un point de vue un peu différent. Les nations naissent et croissent à peu près comme le corps humain. Or, celui-ci, soumis à ce mouvement perpétuel d'apport et de départ que Cuvier appelait le *tourbillon vital*, grandit et se développe non pas en juxtaposant sans cesse molécule à molécule, de façon à ce que le vieillard conserve encore les matériaux acquis par l'enfant, mais bien en perdant sans cesse et en gagnant plus qu'il ne perd. Il résulte de là que tout ou presque tout en lui est changé au bout d'un temps donné, et pourtant l'individualité persiste. Que l'enfant soit robuste et vivace, et ses aliments, quelque nombreux et variés qu'ils soient, seront aisément assimilés, c'est-à-dire se transformeront sans peine et viendront prendre place dans cet organisme toujours le même malgré ses transformations incessantes. Tel est le spectacle que nous offrent ces petites bourgades qui devinrent la ville éternelle. Dès le début, et plus encore à partir de l'expulsion des Tarquins, Rome déploie une individualité caractéristique. Il n'y a plus dans ses murs ni Ibères, ni Sicules, ni Galls, ni Rhasènes ; il n'y a plus que des Romains ; et tout ce qu'elle s'adjoint revêt rapidement le même caractère. Dès lors les éléments premiers peuvent s'effacer : l'avenir est assuré.

Cependant, comme tout ce qui a vie sur terre, Rome devait vieillir et mourir. A qui demanderait la cause de cette décadence et de cette mort, on comprend la réponse de M. de Gobineau. Les mélanges ethniques, selon lui, rendent compte de l'un et de l'autre. C'est à peu près comme si l'on expliquait la vieillesse et la

fin de l'homme par la variété des aliments. Or, la physiologie nous apprend que cette variété est nécessaire, et que l'usage d'une nourriture trop simple équivaut à l'inanition. En serait-il de même pour les peuples, et l'action d'une race n'agissant que sur elle-même, ne recevant rien du dehors, conservant par conséquent sa pureté entière, aboutirait-elle à la mort? Non sans doute; mais ce régime social aurait inévitablement pour suite au moins un sommeil semblable à celui qui paraît avoir frappé la société brahmanique ou les populations chinoises.

Pendant que l'empire romain accomplissait ses destinées, la Haute-Asie préparait une nouvelle race privilégiée qui devait, selon M. de Gobineau, renouveler en entier à elle seule toutes les civilisations anciennes et faire accomplir à l'humanité sa dernière évolution. Connue des écrivains chinois sous le nom de Khou-te, des poëtes indous sous celui de Khétas, cette race était un peuple Vratya, rebelle aux lois du brahmanisme, vivant au nord de l'Hymalaya, mais de la même souche que les Indous primitifs. Après avoir quitté sa première patrie, il porta les noms de Gètes, de Scythes, de Sakas, de Sarmates, de Saxnas, de Saxons, dénominations qui toutes désignent une ou plusieurs branches de ce tronc incontestablement arian. Un des rameaux les plus puissants, celui des Roxolans, issu des Alains, s'établit dans la Russie centrale vers le VII[e] ou VIII[e] siècle avant notre ère. C'est le pays que l'Edda désigne sous le nom de Gardarike (*empire de la ville des Arians*). Là, dans la cité d'Asgard, régnèrent les héros qui devaient devenir des dieux pour leurs des-

cendants. Environ quatre siècles après, cet empire fut détruit, et les Roxolans, fuyant devant un ennemi que nous ne connaissons pas, s'avancèrent vers le Nord-Est, marchant à de nouvelles destinées. Pendant la route, ce courant d'hommes se partagea. L'une des branches s'établit en Poméranie et occupa les côtes ou îles voisines; c'est d'elle que sortirent les Goths. L'autre remonta au Nord jusqu'à la mer Glaciale, et se repliant au midi, entra dans la Norwége. Reprenant alors entre eux le nom de Sakas, ces Arians donnèrent à la presqu'île où ils se fixèrent celui de Skanzia, et devinrent les Scandinaves pour les peuples étrangers.

A partir de ce moment commence, selon M. de Gobineau, l'ère de régénération. Si les Gaulois de Reims et de Beauvais sont aux yeux de César les premiers des Gaulois, c'est qu'une colonie norwégienne est arrivée jusque-là et a relevé le sang celtique en y mêlant le sang arian. Si les Cimbres et les Teutons résistent si courageusement aux Romains, c'est que le sang scandinave s'était mêlé dans leurs veines au sang finnisé des Celtes. Il en était de même des Belges, des Suèves, des compagnons d'Arioviste, etc... ; et si les soldats de Vercingétorix rivalisèrent d'énergie avec les populations d'outre-Rhin, c'est, toujours d'après M. de Gobineau, seulement parce que, un peu avant l'arrivée de César, une colonie de vingt mille âmes à peu près, composée de métis Celtes et Scandinaves, était venue s'implanter de gré ou de force dans le pays des Arvernes.

L'auteur considère comme purs ou presque purs, au moins dans les chefs qui les menaient au combat,

les Goths, les Vandales, les Longobards, les Burgondes, les Franks, les Saxons surtout. L'influence exercée par ces divers peuples est d'ailleurs toujours mesurée par M. de Gobineau sur le plus ou moins de pureté de leur sang scandinave. Il en est de même des vertus, des aptitudes, des qualités de toute espèce que peut présenter l'individu. Un chapitre spécial est consacré à montrer combien, sous tous ces rapports, le Scandinave, l'Arian-Germain, l'emportent sur le Celte et toutes les autres races occidentales. Je ne suivrai pas l'auteur sur ce terrain et ne discuterai pas un panégyrique qui commence par cette déclaration : « L'homme est l'animal méchant par excellence. » — Je me bornerai à dire que là surtout on trouve la trace des préventions que j'ai déjà signalées dans le courant de ce rapport, et la preuve de la fascination qu'exercent sur M. de Gobineau la beauté des traits et de la chevelure, la force musculaire, l'amour effréné de la bataille, l'esprit d'indépendance porté jusqu'à l'insociabilité.

Pressé de toutes parts par les masses germaniques, le monde romain avait cédé et s'était laissé pénétrer en tout sens. Alors commença une lutte dont M. de Gobineau esquisse les phases principales en se plaçant toujours au même point de vue. Mais ici se présente un fait capital sur lequel l'auteur glisse rapidement, qui au contraire me paraît être des plus graves et conclure péremptoirement contre les idées de l'auteur. Dans cette lutte entre le germanisme et la romanité, toute caduque que soit cette dernière, elle n'est d'abord vaincue que sur le champ de bataille. Partout ailleurs,

c'est elle qui dompte ses vainqueurs, encore trop peu nombreux pour faire autre chose que dominer matériellement. Tant que ce rapport subsiste, la civilisation se maintient ; mais à mesure que se prononce davantage l'ascendant extra-romain, c'est-à-dire arian-germain pour parler comme M. de Gobineau, ou barbare pour employer le langage ordinaire, la société, loin de s'élever, s'affaisse davantage, et alors commencent ces terribles temps du moyen âge qui préparèrent la société nouvelle par un procédé que l'auteur lui-même compare à celui qui servit à rajeunir le vieil Æson. Plus tard, quand les ténèbres se dissipent, où se montrent les premières lueurs du jour nouveau ? Est-ce dans les régions les plus fortement arianisées ? Est-ce en Angleterre, le long du Rhin, dans le Hanovre, où, au dire de M. de Gobineau, se conserve plus pur que partout ailleurs le vieux sang arian-germanique ? Nous savons tous que c'est précisément le contraire, et que la barbarie n'a jamais été aussi complète, que la renaissance s'est montrée d'abord, dans les contrées les moins germanisées, dans celles qui conservaient le plus de sang hellène, sémitique, romain ou celtique, dans celles où, selon notre auteur, les mélanges ethniques étaient depuis longtemps les plus multipliés et les plus complexes.

C'est là pourtant ce que contesterait sans doute M. de Gobineau, car lui aussi en appelle à l'histoire, et il trouve en Europe, du IXe jusqu'au XIIIe siècle, *trois contrées dominant moralement toutes les autres.* Ce sont la Haute-Italie, où règnent les Longobards ; les contrées moyennes du Rhin, où se sont conservés les Ger-

mains, presque partout ailleurs en Allemagne envahis par la race slave ; enfin la France septentrionale et, en particulier, Paris où dominent les Franks.

Mais d'abord si les idées de l'auteur sont vraies, on a le droit de s'étonner que parmi ces centres prépondérants ne figurent aucun des lieux où la race privilégiée avait conservé le plus de pureté, tels que la Scandinavie elle-même ou l'Angleterre. En second lieu, sur les trois points cités par l'auteur, deux au moins ont été précédemment représentés par lui. comme peuplés par des multitudes résultant de croisements répétés, et leur réveil, si facile au contact d'un nombre relativement fort petit d'envahisseurs de race blanche, prouverait bien plus en faveur de la thèse que j'ai soutenue qu'elle ne serait favorable aux opinions de l'auteur. En troisième lieu, M. de Gobineau ne compte, au nombre des centres moralement dominateurs qui existaient à cette époque, ni l'Espagne, où les Almoravides et les Almohades avaient développé une civilisation si remarquable ; ni la France méridionale, où la culture gallo-romaine, de nouveau florissante, fut si déplorablement écrasée par les croisés du Nord. A plus forte raison ne dit-il rien de Constantinople, qui venait de résister aux Varègues, c'est-à-dire à des Arians-Germains, et qui, pour avoir été prise par les croisés, n'en restait pas moins encore la capitale d'un empire avec lequel comptaient les chefs des plus fières nations germanisées. . . . . .

M. de Gobineau reconnaît, il est vrai, que l'Italie d'abord, et la France ensuite, donnèrent le signal de la grande renaissance d'où date l'ère moderne ; mais on

comprend sans peine que le caractère essentiellement helléno-romain de ce mouvement est loin de lui plaire. Il y voit le signe de la résurrection ethnique du passé, le présage d'une confusion de sang qui nous ramènera à une *romanité nouvelle* en fondant toutes les races ; il y voit, par conséquent, le signe d'une rapide et inévitable dégradation. Déjà, selon lui, le mal a fait de grands et manifestes progrès et se propage de plus en plus en remontant vers le nord. L'Italie, l'Espagne, la France méridionale et centrale, la Grèce, la Turquie, les contrées danubiennes, sont toutes gangrenées à des degrés divers. L'Autriche lutte en vain à l'aide de ses Madjars ; la Prusse n'est pas plus heureuse ; la Russie, par le fait de sa population slave, est condamnée d'avance. En somme, les seuls points où un reste de vie se débat encore, mais avec désavantage, contre le triomphe infaillible de la confusion romaine, est le territoire que circonscrirait une ligne partant de Torneo, enfermant le Danemark et le Hanovre, descendant le Rhin jusqu'à Bâle, enveloppant l'Alsace et la haute Lorraine, suivant à peu près le cours de la Seine jusqu'à son embouchure, et englobant la Grande-Bretagne et l'Islande.

Ainsi, selon M. de Gobineau, il n'y a plus rien à espérer de l'Europe. Sur tout son territoire la fusion des races, c'est-à-dire la dégénérescence ethnique, est accomplie ou sur le point de s'accomplir, et cette dégénérescence entraîne la mort même des sociétés. Est-il quelque autre point du Globe où l'humanité puisse se régénérer encore et enfanter des civilisations nouvelles? L'Amérique, en particulier, réserve-t-elle au genre hu-

main des destinées encore inaperçues? Pour répondre à ces questions, l'auteur consacre un chapitre aux populations américaines. Pour lui, elles sont les restes, les traînards de la grande invasion jaune dont nous avons parlé plus haut. Par elles-mêmes, ces populations auraient été incapables de s'élever au-dessus de l'état de tribus errantes et sauvages. Mais elles ont reçu quelques pâles reflets des civilisations lointaines par l'intermédiaire des métis malais de la Polynésie, peut-être aussi grâce à ces aventuriers blancs qui à diverses époques ont abordé sur les côtes orientales du Nouveau Monde. Leur état social a d'ailleurs été toujours très inférieur et incapable de durée, et la cause en est dans la nature de la race même. M. de Gobineau, lorsqu'il s'agit des indigènes américains, accepte sans discussion tout ce qu'en ont dit de pire les voyageurs qui, comme MM. Spix et Martius, n'ont guère observé que des débris de tribus chassés et traqués comme des bêtes fauves. Autant vaudrait juger de la race celtique par les exploits nocturnes des white-boys irlandais. Ce n'est pas à ces sources qu'il faut s'adresser pour connaître ces malheureuses populations, c'est aux premiers voyageurs et missionnaires. Pour ne parler que d'une seule contrée, dont le nom retentit parfois dans les journaux, parce que là seulement se prolonge une espèce de lutte, qu'on lise l'histoire de l'expédition de Sotto en Floride, qu'on feuillette les voyages de Bartram, et on restera convaincu de ce qu'il y a de peu fondé dans les appréciations de l'auteur.

M. de Gobineau se tient dans une sage réserve au sujet de la civilisation alléghanienne, dont nous ne

savons à peu près rien ; il est bref et sévère pour les civilisations péruvienne et mexicaine. Examinant ensuite ce qu'il faut attendre des colonies européennes qui ont remplacé les Incas et les Aztèques, il n'a naturellement que le dédain le plus profond, ou mieux le plus parfait mépris, pour ces Portugais, ces Espagnols, ces Français déjà cent fois métis, qui ont encore abaissé leur sang et leur race par de nouveaux croisements nègres et américains. Au nord seulement se montre le groupe blanc, relativement pur, des Anglo-Américains. Mais là aussi le mélange des races a porté ses fruits, et quoique fier encore de son vieux nom de Saxon, l'habitant des États-Unis n'est qu'un fils bien dégénéré des anciens Scandinaves. Cependant il a conservé l'énergie caractéristique de sa race, et le chasseur du Kentucky, appuyé sur son rifle, représente, pour les peuples mélanisés du sud, le Longobard, le Franc, le civilisateur des siècles passés. A lui donc est réservée la conquête légitime de tout le nouveau continent. Mais là s'arrêtera sa puissance. Chaque jour, de plus en plus noyée dans le flot d'émigrants irlandais, allemands, français, italiens, la population des États-Unis marche vers l'anarchie ethnique, tout aussi bien que les peuples européens. En s'avançant vers le midi, elle ajoutera à ce triste mélange un sang composé d'essence indienne, nègre, espagnole et portugaise. « D'une si horrible confusion, dit M. de Gobineau, il ne peut résulter autre chose que la juxtaposition incohérente des êtres les plus dégradés. » La race anglo-américaine ne peut donc rien enfanter de nouveau, et tout se réduira pour elle à une conquête matérielle que rien ne saurait

empêcher, si ce n'est peut-être les divisions et la guerre éclatant dans son propre sein.

L'humanité, d'après M. de Gobineau, ne vit que par la race blanche, et par là il faut entendre surtout le grand rameau arian. Or, « cette race, considérée abstractivement, a disparu de la face du monde. Après avoir passé l'âge des dieux où elle était absolument pure, l'âge des héros où les mélanges étaient modérés de force et de nombre, l'âge des noblesses où des facultés grandes encore n'étaient plus renouvelées par des sources taries, elle s'est acheminée vers la confusion définitive, par suite de ses hymens hétérogènes. Partout elle n'est plus représentée maintenant que par des hybrides..... La part de sang arian, subdivisée déjà tant de fois, qui existe encore dans nos contrées et qui soutient seule l'édifice de notre société, s'achemine chaque jour vers les termes extrêmes de son absorption. Ce résultat obtenu, s'ouvrira l'ère de l'unité. Le principe blanc, tenu en échec dans chaque homme en particulier, y sera vis-à-vis des deux autres dans le rapport de un à deux, triste proportion, d'autant plus déplorable, que cet état de fusion ne sera que le *caput mortuum* d'une série infinie de mélanges et, par conséquent, de flétrissures; le dernier terme de la médiocrité en tout genre : médiocrité de force physique, médiocrité de beauté, médiocrité d'aptitudes intellectuelles, on peut presque dire le néant..... Les nations, non, les troupeaux humains, accablés sous une morne somnolence, vivront dès lors engourdis dans leur nullité, comme des buffles ruminant dans les flaques stagnantes des marais Pontins..... Nos honteux descen-

dants céderont à la vigoureuse Nature l'universelle domination de la Terre, et la créature humaine ne sera plus devant elle un maître, mais seulement un hôte comme les habitants des forêts et des eaux. »

Ici j'ai cru devoir citer textuellement, pour ne pas être soupçonné de forcer les idées de l'auteur. On voit quel avenir il réserve à l'humanité. Sans trop faire les glorieux, il nous est, je crois, permis de dire que les faits semblent promettre autre chose. Ce n'est pas au lendemain de l'invention des steamers, des locomotives, des télégraphes électriques et des applications du chloroforme, alors que l'homme arrive à anéantir la distance, à se passer du temps, à supprimer la douleur, qu'on peut se croire à la veille d'être vaincu par la nature.

Au reste, M. de Gobineau ne croit pas que ce misérable état soit de longue durée. D'après lui, un des effets des mélanges indéfinis est de réduire les populations à des chiffres de plus en plus minimes. Il explique ainsi la dépopulation relative de certaines contrées. Ainsi, du même pas que l'humanité se dégrade, elle s'efface. Il est donc possible de prévoir quand elle finira. Or, la famille ariane elle-même n'était déjà plus pure quand a commencé notre ère. Six à sept mille ans avaient suffi pour flétrir dans son essence le principe visible de toute société, pour semer en tout lieu des germes de décrépitude. Dans les dix-huit cents ans qui se sont écoulés depuis, le travail de fusion a continué, et aujourd'hui il s'est créé des moyens d'action bien autrement puissants que par le passé. Les trois races fondamentales ne possèdent plus un seul groupe pur, et l'amalgame complet, dont le résultat sera la fin

de l'espèce, mettra sans doute à s'accomplir un peu moins de temps qu'il n'en a mis à se préparer. Ainsi la domination de l'homme sur la terre peut être évaluée à une durée totale de douze à quatorze mille ans, partagés en deux périodes : l'une, qui est passée, aura vu la jeunesse, la vigueur, la grandeur de l'espèce ; l'autre, qui a déjà commencé, en verra la défaillance et la décrépitude.

Je crois devoir me borner à exposer ces conclusions dernières de l'auteur. Bien convaincu que l'humanité a commencé, que par conséquent elle finira, je ne crois pas que la science nous permette encore de prévoir ni l'époque ni le mode de cette fin. Je ne discuterai pas davantage quelques opinions sociales ou philosophiques exposées dans le cours de l'ouvrage, et qui sont la conséquence de la manière dont l'auteur envisage la position respective des races humaines et leur action réciproque. Croyant à l'inégalité native de ces races, à l'influence néfaste des croisements, M. de Gobineau ne peut regarder l'égalité politique que comme une véritable aberration. Son idéal de société a pour chef un roi du sang des Ases régnant tant bien que mal sur une puissante aristocratie du plus pur sang arian ; la classe moyenne est composée de métis, et au-dessous grouille le peuple noir ou jaune très justement dominé par les autres classes. Appliquée aux sociétés existantes, on comprend qu'une pareille doctrine justifie non-seulement le servage, mais encore l'esclavage lui-même avec tout ce que ce mot suppose de plus absolu. Telle est en effet l'opinion de l'auteur, qui, tout en blâmant l'abus, n'en affirme pas moins le droit de cette institution.

S'il est vrai que tout soit dans le sang et que celui-ci entraîne forcément un certain nombre d'aptitudes spéciales et d'instincts impérieux, on voit que la responsabilité individuelle ou générale est bien près de disparaître. M. de Gobineau ne recule nullement devant cette conclusion. Pour lui la naissance, le développement, ou l'éclipse d'une société et de sa civilisation, constituent des phénomènes complétement en dehors des passions humaines et des résolutions populaires. Seuls les différents modes d'intelligence départis aux diverses races s'y font reconnaître, et de la sphère absolument libre où ils se combinent et opèrent, le caprice de l'homme ou d'une nation ne saurait faire tomber aucun résultat fortuit. Ces forces actives, ces principes vivifiants, constituent une espèce d'âme remplissant au sein du monde intangible des emplois analogues à ceux que l'électricité et le magnétisme exercent sur d'autres points de la création. Cette âme est au fond étrangère et extérieure à la société qu'elle enveloppe et anime. Ainsi l'existence d'une société est un effet qu'il ne dépend de l'homme ni de produire ni d'empêcher. Elle ne comporte donc pas de moralité. Une société n'est en elle-même ni vertueuse ni vicieuse; elle n'est ni sage ni folle : elle est. Une société enveloppe ses nations comme le ciel enveloppe la terre; elle leur impose leurs modes d'existence; elle les circonscrit entre des limites dont ces esclaves aveugles n'éprouvent pas même la velléité de sortir, et n'en auraient pas la puissance; elle régit les individus aussi bien que les peuples; elle manie, elle pétrit en quelque sorte leurs cerveaux, et leur indiquant certaines voies, elle

leur ferme les autres, dont elle ne leur permet pas même de voir l'issue. — Sauf les développements que j'ai retranchés, tout ce qui précède est textuellement emprunté à M. de Gobineau. Il est difficile, on le voit, d'admettre et de motiver plus nettement le dogme de la fatalité, et on ne comprend guère comment l'auteur concilie cet ensemble d'idées avec la croyance à la moralité, et par suite à la responsabilité individuelle. Est-il besoin d'ajouter que, sur ce dernier point seulement, je partage les opinions que je viens d'exposer ? Elles sont la conséquence logique des doctrines ethnologiques développées précédemment. Partant d'un point de vue à peu près diamétralement opposé, je dois arriver à des conclusions tout autres ; mais je crois inutile d'entamer ici une discussion qui m'entraînerait trop loin.

Ce rapport est déjà bien long, et pourtant il serait incomplet si je ne faisais une observation importante. Une idée générale sert de fondement au livre de M. de Gobineau, en relie toutes les parties, et ressort à chaque page. Or, cette idée, je ne la partageais pas. Je me suis donc vu obligé de la combattre et en elle-même et dans ses principales conséquences. Je me suis par là à peu près constamment trouvé en guerre avec l'auteur. Mais je regretterais qu'on jugeât l'ouvrage d'après ce fait. Pour ne pas être d'accord avec M. de Gobineau, je n'en reconnais pas moins ce que son ouvrage a d'intéressant et d'utile.

L'auteur, très au courant des travaux modernes, a réuni et condensé une masse énorme de matériaux qui, par leur rapprochement, acquièrent une importance nouvelle. Le point de vue même auquel il s'est placé, par

suite de ce qu'il a d'inflexible et d'absolu, lui a permis de mettre le plus grand ordre au milieu de ces richesses qui auraient pu devenir encombrantes, et de donner à son livre un cachet remarquable d'unité. L'*Essai sur l'inégalité des races humaines* est ainsi devenu une esquisse d'histoire universelle prise au point de vue ethnologique. Or, lorsqu'une science est en voie de se former, — et l'ethnologie en est encore à peine là, — ces essais de synthèse, alors même qu'ils reposent sur des données inexactes et conduisent à des conclusions erronées, ont toujours une grande valeur. Ils provoquent des rapprochements, ouvrent des vues d'ensemble, font naître des idées générales, et par leurs défauts mêmes préparent l'avenir. Ajoutons qu'ils ne sauraient être l'œuvre que d'un esprit ouvert et hardi. L'ouvrage de M. de Gobineau présente tous ces caractères. De plus écrit dans un style animé, souvent même passionné, il se fait lire sans fatigue, entraîne et attache l'esprit. En vulgarisant des faits et des idées jusqu'à présent trop peu connus, en appelant l'attention de tous les hommes éclairés sur une foule de questions trop négligées, il sera utile à l'ethnologie, et c'est à ce titre surtout que je propose à la Société de voter à l'auteur des remercîments mérités.

A. DE QUATREFAGES.
